

La

# Semaine Religieuse

DE  
Québec

VOL. XIV

Québec, 14 décembre 1901

No 17

DIRECTEUR, M. L'ABBÉ V.-A. HUARD

## SOMMAIRE

Calendrier, 257. — Les Quarante-Heures de la semaine, 257. — La canonisation de Jeanne d'Arc, 258. — Le prêtre catholique seul persécuté, 258. — Chronique des diocèses, 260. — Une œuvre philologique importante, 262. — Un roi très chrétien à l'aurore du *xxe* siècle, 266. — De Québec à Buffalo, 269.

## Calendrier

15	DIM.	vi	III de l'Avent. — <i>Kyr.</i> et Vêp. de ce dim., mém. du suiv. et de S. Eusèbe, évêque et martyr. [l'Octave (II Vêp.)
16	Lundi	†r	
17	Mardi	†vi	De la férie. <i>O Sapientia.</i>
18	Merç.	b	Jeune. Quatre-Temps. Expectation de la Ste Vierge, <i>abl. maj.</i>
19	Jaudi	†vi	De la férie.
20	Vend.	†vi	Jeune. Quatre-Temps. De la férie. (Vigile).
21	Samd.	r	Jeune. Quatre-Temps. S. Thomas, apôtre, 2 cl.

## Les Quarante-Heures de la semaine

16 décembre, Couvent de « Les Mines. » — 18, Couvent de Halet. — 19, Couvent de Saint-Ephrem. — 21, Couvent de Saint-Jean d'Eschaillons.

### La canonisation de Jeanne d'Arc

On nous écrit :

Les sages lenteurs de l'Eglise dans un procès de canonisation ne doivent pas décourager la légitime impatience des catholiques.

Un moyen canonique de hâter la solution désirée est d'ailleurs aujourd'hui suggéré par le grand historien de Jeanne d'Arc.

Dans son cinquième volume (qui paraît en ce moment), le savant P. Ayroles, S. J., s'applique à démontrer que Jeanne n'est pas seulement une vierge chrétienne héroïque, mais qu'elle mérite encore le nom de *martyre*, au sens théologique de ce mot.

La thèse est établie avec une si rigoureuse méthode et une argumentation si solide qu'il faut espérer la voir sous peu approuvée à Rome.

La qualification de martyr une fois adoptée, l'issue du procès ne se ferait plus guère attendre.

On sait combien Léon XIII est personnellement dévoué à la cause de Jeanne d'Arc, et combien l'illustre Pontife souhaite de pouvoir lui-même la proclamer Bienheureuse.

Quelle consolation pour l'auguste vieillard du Vatican et quelle joie pour son cœur, qui aime tant la France, s'il pouvait présider les fêtes de la canonisation, et — qui sait ? — inaugurer ainsi le jubilé des années de Pierre !

H. D.

(*La Croix*, 14 nov.)

### Le prêtre catholique seul persécuté (1)

De tous les sacerdoxes dont l'histoire conserve le souvenir, le sacerdoce catholique est le seul qui ait rencontré des outrages. L'Indien, agenouillé sur les rives du Gange, n'a jamais insulté ses brahmanes. L'Egypte n'a toujours montré, pour ses grandes castes sacerdotales, qu'un respect voisin de l'adoration. La Grèce, si libre et si hardie, parmi tant de satires immortelles

(1) Extrait de la *Constitution de l'Eglise*.

contre les plus puissants de ses citoyens, n'a rien fait qui ait un nom contre l'honneur de ses prêtres. Rome, à quelque moment qu'on la regarde, dans la liberté comme dans la servitude a été fidèle au respect de ses vestales et de ses pontifes. Nos pères, dans les forêts de la Gaule et sous les dolmens de l'Armorique, rendaient à leurs druides des hommages pieux. Je ne parle pas d'Israël, où quiconque était appliqué au service de l'autel se trouvait par là même entouré de la vénération des hommes.

Et de nos jours, aucune attaque, aucun reproche ne vient troubler la tranquillité de ces fantômes de sacerdoce qui règnent dans les Eglises séparées. Bien plus, l'hérésie et le schisme défendent leurs tristes apôtres, et acceptent la tâche ingrate de restaurer l'honneur d'un Luther ou d'un Calvin, d'un Henri VIII ou d'une Elisabeth d'Angleterre. Qui donc entendit jamais dire que les ministres protestants ou les rabbins juifs fussent exposés à subir quelques avanies et connussent les outrages qui chaque jour nous sont faits ?

Seuls, dans le monde, nous voyons se réaliser ces paroles du Maître : « Vous souffrirez persécution à cause de moi. »

Expliquez ce prodige. Direz-vous qu'il y a moins de vertu dans le clergé catholique que dans le clergé de l'erreur, et que l'Eglise qui a donné au monde, pour ne parler que de ceux-là François de Sales et Vincent de Paul, Cheverus et Belzunce, pour ne parler que des anciens, est moins digne du respect des hommes que les sacerdoce de l'hérésie ou du paganisme ?

Non, non, le bon sens ne souffre pas qu'on discute une telle question.

Le sacerdoce catholique est le seul qui soit aux prises avec la haine, parce qu'il est le seul qui importune les passions. Les autres, elles les tiennent pour des alliés, et ils ne troublent en rien leur tranquillité ; mais celui-ci, en face de leurs entreprises et de leurs projets, dit sans cesse, par ses paroles comme par ses exemples : *Non licet*, cela n'est pas permis. Elles le savent, et elles lui réservent l'honneur de leurs persécutions. Seuls, entendez-le, nous portons au front ce caractère de divinité prédit par le Christ et auquel tous les siècles doivent reconnaître ses héritiers : « Vous souffrirez persécution. »

Le Chanoine d'Agrigente, vicaire général.

## Chronique des diocèses

## QUÉBEC

— La fête de l'Immaculée-Conception, qui avait lieu dimanche dernier, est l'une de celles qui tiennent le plus au cœur de notre population, si attachée à la dévotion envers la Sainte Vierge.

Dans les diverses églises de la ville, on a célébré cette fête d'une façon très solennelle.

A la Basilique, S. G. Monseigneur l'Archevêque a officié pontificalement, et a donné la bénédiction papale. Le sermon a été prêché par M. l'abbé B.-P. Carneau, du séminaire de Québec.

A Jacques-Cartier, dont c'était en ce jour la fête patronale, les offices ont eu un caractère spécial de solennité. Messe impériale de Haydn, avec orchestre.

— Dimanche, dans l'après-midi, à l'église de Saint-Sauveur, S. G. Mgr l'Archevêque a présidé à la bénédiction d'une cloche de 4500 livres, de la fonderie Paccard, destinée à remplacer l'une des cloches du carillon qui s'est accidentellement brisée. La cérémonie s'est faite avec beaucoup d'éclat. Au nombre des personnages officiels qui étaient présents, on remarquait Son Exc. le lieutenant-gouverneur et le premier ministre de la Province. — Eloquent sermon par M. l'abbé A. Gauvreau, curé de Saint-Roch, qui montra la mission de la cloche, et rappela incidemment les événements qui ont signalé l'histoire de la paroisse de Saint-Sauveur, fondée en 1853 par les RR. PP. Oblats.

— A l'Hospice des Sœurs de la Charité, a eu lieu, jeudi, le 12, une cérémonie religieuse présidée par Monseigneur l'Archevêque de Québec.

Six postulantes revêtaient le saint habit: Sœur Corinne Blouin, de Saint-Jean, Ile d'Orléans, qui prit le nom de Sainte-Florentine; Sœur Calixte Boily, du Lac Saint-Jean, dite Saint-Christophe; Sœur Exilda Domont, de Saint-André, dite Marie de Liesse; Sœur Lucie Leblanc, de Carleton, dite Saint-Émeric; Sœur Athala Gosselin, de Saint-Victor de Tring, dite Saint-François de Borgia; Sœur Belzémire Gingras, des États-Unis, dite Saint-Louis-Bertrand.

Furent a  
tin, du Cap  
Anita Pois  
cène; Sœur  
Saint-Clém  
Ont fait  
Moisie, dite  
Fall River, c  
de N.-D. de  
Le sermor  
du collège d  
— Dimanc  
Vierge, a eu  
Jésus, au S  
Sœur Marie  
prononcé ses  
Amanda Ch  
Colombe de I  
vœux perpét  
La cérémon  
chapelain de  
Grandbois et

— Dans la  
ont eu lieu à l  
tions du sanc  
étaient de tou  
porte avec dist  
aux grands jou  
Tous les ét  
pleine voie de p  
sont remplies  
belles destinées  
Cette contrée  
la colonisation,  
gement dirigé  
former un nom  
Pourquoi fau

Furent admises aux premiers vœux : Sœur Marie-Anne Fortin, du Cap Saint-Ignace, dite Sainte-Euphrosine ; Sœur Marie-Anita Poisson, de Saint-Ferdinand, dite Saint-Jean-Népomucène ; Sœur Marie-Aurélié Demers, de Saint-Nicolas, dite Saint-Clément.

Ont fait les vœux perpétuels : Sœur Délima Arsenault, de Moisie, dite Saint-Wenceslas ; Sœur Marie-Adina Mongeau, de Fall River, dite Saint-Edmond ; Sœur Marie-Aglaré Laverdière, de N.-D. de Lévis, dite Sainte-Marguerite-Marie.

Le sermon a été donné par monsieur l'abbé G. Laverdière, du collège de Lévis, et frère d'une des élues.

— Dimanche, fête de l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, a eu lieu chez les Sœurs Dominicaines de l'Enfant-Jésus, au Séminaire, une cérémonie de profession religieuse. Sœur Marie de l'Immaculée-Conception, née Diana Bessette, a prononcé ses premiers vœux. Sœur Aimée de Jésus, née Marie-Amanda Charron, a renouvelé ses vœux annuels. Et Sœur Colombe de Ricti, née Maria Trottier, a fait sa profession des vœux perpétuels.

La cérémonie a été présidée par M. l'abbé F.-C. Gagnon, chapelain de la Communauté, assisté de MM. les abbés J.-E. Grandbois et H. Simard, professeurs au Séminaire.

#### CHICOUTIMI

— Dans la première semaine du mois, les Quarante-Heures ont eu lieu à la cathédrale avec l'éclat accoutumé. Les décorations du sanctuaire, dirigées par les Sœurs du Bon-Pasteur, étaient de toute beauté. Cette église, d'un corinthien si pur, porte avec distinction les parures artistiques dont on la revêt aux grands jours.

Tous les établissements religieux de la ville paraissent en pleine voie de prospérité. Les maisons d'éducation, spécialement, sont remplies d'élèves, que l'étude et la piété préparent aux belles destinées qui attendent ce grand pays du Saguenay.

Cette contrée se développe même si vite, sous la poussée de la colonisation, de l'industrie et d'une agriculture très intelligemment dirigée, que le séminaire diocésain ne peut réussir à former un nombre suffisant d'ouvriers évangéliques.

Pourquoi faut-il que l'intéressante capitale du Saguenay,

dont toute la Province suivait avec une sympathie marquée les progrès étonnants, ait vu, en ces dernières années, son développement paralysé et quasi arrêté par de malheureuses dissensions municipales, dont la solution paraît impossible par les voies ordinaires! On a demandé récemment au gouvernement provincial d'instituer une enquête sur ces difficultés; mais il semble que l'efficacité de ce remède est fort problématique. Si l'on nous permettait l'expression de notre sentiment, nous suggérerions plutôt la constitution d'un tribunal d'honneur, composé de personnes bien désintéressées, dont l'on s'engagerait à accepter la décision sur les questions en litige...

Dans toute la région, on porte beaucoup d'intérêt aux projets industriels des MM. Nordin et à l'immigration proposée de travailleurs finlandais. Pour le moment, du reste, ces projets paraissent peu définis, et l'on ne sait encore s'il en sortira quelque chose.

#### Une œuvre philologique importante

DICTIONNAIRE FRANÇAIS-MONTAGNAIS, avec un vocabulaire montagnais-anglais, une courte liste de noms géographiques, et une GRAMMAIRE MONTAGNAISE. Rédigés par GEO. LEMOINE, ptre, O. M. I. — Boston. W. B. CABOT and P. CABOT. 1901.

Il vient de paraître — et nous l'avons déjà signalé brièvement — un ouvrage qui, sans doute, n'attirera pas l'attention des lecteurs de journaux et de romans, mais qui intéressera probablement les linguistes. C'est un Dictionnaire et une Grammaire de la langue montagnaise, publiés à Boston il y a quelques mois. L'auteur est le R. P. Lemoine, O. M. I., missionnaire depuis plusieurs années chez les sauvages du Labrador et du Nord de Québec.

Cet ouvrage est assez considérable et suppose beaucoup de travail. La publication en est due à la générosité en même temps qu'à la curiosité d'un monsieur américain avec qui le Père avait fait connaissance peu de temps auparavant. Le Père Lemoine était à donner la mission aux sauvages de la Pointe-Bleue (Lac Saint-Jean), lorsque son nouvel ami vint le voir et le pria de lui montrer ses manuscrits montagnais. Il les

ex  
im  
tra  
il e  
bér  
pli  
coc  
ce  
l  
con  
nor  
tior  
ce  
idé  
de  
de  
tion  
nos  
tels  
dem  
leve  
l'au  
mot  
sont  
ques  
l'un  
pour  
actic  
l'aid  
petit  
acce  
aller  
aller  
eau;  
chasi  
au f  
ture  
Aprè  
nitif

examina quelques instants, et fit remarquer au Père que c'était imprudent et regrettable à tous les points de vue de laisser ces travaux à l'état de manuscrit. Quelques semaines plus tard il en entreprenait la publication ; et aujourd'hui le Père Lemoine bénit la Providence de s'être servi de ce monsieur pour accomplir ce qu'il ne pouvait attendre ni de sa communauté ni d'autres coopérateurs. Telles sont les circonstances qui ont mis au jour ce nouvel ouvrage.

Un mot maintenant sur le travail lui-même. Le même volume contient le Dictionnaire, la Grammaire, ainsi qu'une liste de noms géographiques dont l'auteur donne l'étymologie. Le « Dictionnaire français-montagnais » contient environ 300,000 mots, ce qui est assurément plus que suffisant pour donner une bonne idée du montagnais, et ce qui dépasse de beaucoup le nombre de mots employés dans les vocabulaires de ce genre. L'étendue de cet ouvrage est due en partie à la longueur des explications données en vue de rendre aussi parfaitement que possible nos mots et expressions en montagnais. Ainsi, certains mots tels que *Bois, Eau, Dire, Aller*, ne prennent pas moins qu'une demie-colonne d'espace : observation de nature sans doute à bouleverser les idées de ceux qui s'imaginent qu'il suffisait à l'auteur d'écrire le mot français et de le faire suivre par un mot montagnais qui y correspondit. Ces longues explications sont nécessitées par l'absence presque totale de mots *génériques* et *abstraites* chez les sauvages. Ainsi, si vous demandez à l'un de ces enfants des bois de vous traduire le verbe *aller*, il ne pourra le faire si en même temps vous ne lui dites à qui cette action se rapporte, de quelle manière le sujet doit la faire, à l'aide de quoi, dans quelle direction, etc. Pour rendre ce tout petit mot, l'auteur est obligé d'en considérer les nombreuses acceptions suivantes : Aller, se transporter d'un lieu à un autre ; aller par terre ; aller par eau ; aller sans marcher ni naviguer ; aller dans l'air ; s'en aller, partir pour voyage ; s'en aller par eau ; s'en aller, s'en retourner ; s'en aller par eau ; aller à la chasse ; aller dans, pénétrer, sans marcher ni naviguer ; aller au fond de l'eau ; aller dans le bois ; aller à cheval ; aller en voiture ; aller vite ; aller, fonctionner ; aller, mener à, etc., etc. Après tout cela, l'auteur n'aura pas encore traduit votre infinitif du verbe *aller*, mode qui fait défaut en montagnais ; mais

il lui faudra supposer deux personnes de l'indicatif présent de ce verbe pour compléter la traduction du petit mot proposé.

Outre la longueur des explications requises, une autre difficulté qu'a dû éprouver l'auteur de ce Dictionnaire provient de l'absence de certaines parties du discours en montagnais. Ainsi l'adverbe n'est presque pas connu, et l'auteur a dû s'ingénier de toute manière pour rendre un mot pourtant si nécessaire. Il lui a fallu recourir à des inversions qui ne se présentent pas immédiatement à l'esprit. Par exemple, pour dire: « Il parle *admirablement*, » il dut faire une inversion et dire: « Il est admirable lorsqu'il parle. »

Ce Dictionnaire est suivi d'un court vocabulaire montagnais-anglais et d'une liste de noms géographiques avec étymologie, pour l'utilité de ceux qui désirent acquérir seulement quelques notions de la langue montagnaise. Ceux qui n'auraient ni le loisir ni le goût nécessaires pour une étude qui demande des aptitudes spéciales, pourraient trouver là tout ce qu'il leur faut pour avoir quelque idée du montagnais.

Vient ensuite la Grammaire, qui est la partie principale de l'ouvrage au point de vue philologique. C'est ici qu'on voit toute la richesse d'une de ces langues que de prétendus savants osent appeler jargons. Sans doute, dit l'auteur, la langue de ces pauvres sauvages est dépourvue d'une foule de termes exprimant des choses dont ils n'ont aucune idée. Mais, par contre, quelle richesse d'expression pour rendre celles qui sont de leur ressort, telles que la chasse et la pêche ! On s'en convaincra en prenant au hasard un mot exprimant une qualité ou une action ; et même on demeurera stupéfait en voyant cette variété de modifications qu'il subit suivant la nature du sujet ou du régime auquel il se rapporte. Si le verbe est la principale partie du discours, s'il est le signe de la richesse d'une langue, on commencera à soupçonner quelque chose de plus qu'un jargon en celle dont les trois quarts des mots sont verbes, en celle qui possède plus de modes que le grec classique, en celle qui rend les verbes susceptibles d'une trentaine de conjugaisons différentes. » (Avant-Propos). L'auteur donne, dans la Grammaire, plus de trente différentes conjugaisons de verbes. Un aperçu des divers chefs auxquels tous les verbes se

ré-  
gai  
Ou  
gn  
pre  
aut  
riel  
A  
moi  
La  
exc  
écri  
dre  
en  
idée  
couf  
asse:  
cées  
de t  
vrir  
parti  
mont  
vage.  
qui n  
quefc  
vous,  
vous  
qui r  
si vot  
dra l  
avez l  
à trad  
ment  
ment  
que l'  
saires  
langue  
nécess  
ce qu'i



réduisent nous donnera la clef de cette multiplicité de conjugaisons : « 1o Le verbe intransitif », etc. (Grammaire, p. 12.) — Outre le grand nombre de conjugaisons dans la langue montagnaise, on y doit encore admirer ces formes particulières que prend le verbe pour rendre certaines nuances de doute ou autres, ce qui la rapproche des langues classiques les plus riches.

Après ces considérations, on se demande comment le P. Lemoine est parvenu à composer l'ouvrage dont nous parlons. La difficulté était grande. Car si la langue montagnaise est excessivement riche, d'un autre côté elle n'est pas une langue écrite, et l'étude en devient d'autant plus ardue. Pour apprendre une langue, sans livre, d'une personne qui ne connaît rien en fait de grammaire, qui n'a pas l'habitude d'analyser ses idées et qui sait à peine faire un raisonnement, il faut beaucoup de patience et d'esprit d'observation. Un sauvage donnera assez facilement à son élève le nom de choses usuelles ou placées à la portée, mais vainement lui demanderez-vous raison de telle ou telle manière de parler. Vous êtes obligé de découvrir par vous-même les règles qui régissent les différentes parties du discours, et ces mille particularités qui font du verbe montagnais un mot extraordinaire pour tout autre qu'un sauvage. Et encore s'il répondait toujours *ad rem* aux questions qui ne dépassent pas la portée de son intelligence. Mais quelquefois il n'envisage pas la chose au même point de vue que vous, et par conséquent il ne traduit pas exactement ce que vous lui demandez ; ce qui arrive surtout si vous parlez d'objets qui ne sont pas censés exister sans aucune dépendance. Ainsi, si vous lui demandez comment il appelle *bras*, il vous répondra peut-être par un mot qui veut dire *son bras*. Et si vous avez le malheur de lui suggérer un mot pour rendre ce qui est à traduire, vous vous exposez à ce qu'il l'accepte immédiatement par la seule considération de vous être agréable ; tellement il est vrai qu'on peut faire dire à un sauvage tout ce que l'on veut. Donc la patience et l'observation sont nécessaires à celui qui veut étudier le montagnais ou toute autre langue sauvage sans le secours d'aucun livre. Si cela est nécessaire à tous ceux qui entreprennent une telle étude, jugez ce qu'il en fallait à l'auteur de l'ouvrage qui nous occupe. Sans

doute, il ne nous appartient pas de parler du mérite intrinsèque de son travail ; nous sommes néanmoins convaincu que les philosophes et les linguistes y trouveront amplement de quoi satisfaire leur curiosité et leur amour de la science.

P.

### Un roi très chrétien à l'aurore du XXe siècle

Une lettre du R. P. Lejeune, préfet apostolique de la Mission du Bas-Niger, annonçait tout récemment l'élection de Samuel ou Sami Okosi, catéchiste de cette belle chrétienté, comme roi d'Onitsha, la ville reine des bords du fleuve.

Nous reproduisons (1) cette missive si consolante, qui est comme un doux rayon d'espoir pour tous les cœurs catholiques ; et nous sommes heureux de pouvoir la compléter par des détails édifiants sur cette âme d'élite de Samuel Okosi.

Voici la lettre écrite par le R. P. Lejeune au cardinal Ledochowski, l'éminentissime préfet de la Congrégation de la Propagande, le 15 décembre 1900 :

« Eminentissime Seigneur, votre cœur sera rempli de joie en apprenant que le peuple d'Onitsha vient d'élire unanimement pour roi tout puissant, avec droit de vendre ses sujets ou de les libérer, de donner la mort ou la vie, un de nos principaux catéchistes d'Agouléri, Samuel Okosi Okolo. Il y a sept ans, Samuel était protestant évangéliste, et ennemi fanatique de l'Eglise romaine. Nos hôpitaux, nos refuges, nos crèches, notre léproserie, nos villages de libérés, notre charité, l'ont converti, et avec lui le diacre Ephrem, les évangélistes Jacob, Charles et un autre Samuel.

» Pendant sept ans consécutifs, il est resté à Nsubé et à Agouléri.

» Ses concitoyens sont venus le chercher, il y a quatre mois, pour le porter comme candidat en opposition au fils païen de l'ancien roi païen, et le candidat de la mission protestante.

» Selon les lois du peuple d'Onitsha, il ne pouvait être roi ; il devait même être banni, ayant refusé de tuer ses deux fils

(1) D'après l'organe de l'Archiconfrérie de Saint-Joseph (Seyssinet, Isère.)

U  
jume  
gré  
voir  
confi  
«  
seur,  
serva  
les m  
« S  
lui ai  
sur so  
protes  
notre  
« Q  
mais s  
honne  
Domi  
« So  
donné  
une éc  
que cet  
journal  
esclave  
sous sa  
« En  
ces fini  
vre pou  
abomin  
« La  
desquel  
en a des  
les autr  
ces arbr  
Père V.  
sait et d  
fait mēr  
« Emi  
la plus l  
vage et

jumeaux l'année dernière. Malgré la pression protestante, malgré celle de la Compagnie du Niger, malgré sa volonté de n'avoir jamais d'idoles, il a été élu roi, et le gouvernement l'a confirmé dans ses fonctions.

« Son premier acte a été de donner au Père V . . . , son confesseur, la grande idole royale : un morceau de bois dont les rois se servaient pour maudire et condamner au supplice de la mort les malheureux esclaves.

« Son second acte a été de placer un beau crucifix — que je lui ai donné et qui me venait de l'Œuvre apostolique de Paris — sur son trône, à sa droite, afin, dit-il, que tout son peuple, païens, protestants et catholiques, se prosternent devant le signe de notre Rédemption.

« Quiconque entre chez lui, non seulement fléchit le genou, mais se prosterne le front dans la poussière. Samuel refuse les honneurs pour lui, il les veut pour son Dieu : « *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam!* »

« Son troisième acte a été plus généreux encore. Il nous a donné un terrain sur sa propriété pour bâtir une chapelle et une école qui sont en ce moment en construction. En attendant que cette église de bois soit finie, le catéchisme et l'école se font journellement dans sa maison où 60 à 80 enfants et jeunes gens, esclaves et libres pêle-mêle, reçoivent l'instruction religieuse sous sa surveillance.

« Enfin, le jour même de son élection, il a déclaré les sacrifices finis, les malédictions finies, en refusant de sacrifier une chèvre pour apaiser le fleuve et de se livrer à toutes les pratiques abominables qui accompagnaient d'ordinaire l'élection du roi.

« La grande ville d'Onitsha est toute couverte d'arbres autour desquels on a attaché des chiffons trempés dans du sang. Il y en a des centaines, les uns, plusieurs fois séculaires et immenses, les autres, plus jeunes, plantés l'année dernière seulement. Tous ces arbres rappellent des sacrifices humains. En donnant au Père V . . . le fameux morceau de bois avec lequel on maudissait et désignait les victimes destinées aux sacrifices, il a, par le fait même, rendu impossible pour l'avenir tout sacrifice.

« Eminentissime Seigneur, je considère cette élection comme la plus belle victoire qui pouvait être remportée ici sur l'esclavage et la barbarie . . . »

Les notes suivantes, d'un missionnaire qui a vécu longtemps dans l'intimité du nouveau roi d'Onitsha, feront comprendre toute la portée et entrevoir les heureux résultats que cette élection devra avoir dans la suite, Dieu aidant et bénissant les efforts de Samuel Okosi.

Sami avait 24 ou 25 ans quand il fut converti à la religion catholique par le R. P. Joseph Lutz, de sainte mémoire.

La beauté de la religion l'impressionnait dès cette époque; son plus grand bonheur était de passer de longues heures devant le Saint Sacrement.

Pourtant, cette ferveur sensible était trop extraordinaire, et Sami, dans toute la fougue et l'ardeur de ses 25 ans, eut à soutenir des luttes d'autant plus violentes, que son âme était la droiture même et qu'il avait une conscience des plus délicates. Il était d'ailleurs exposé aux attaques incessantes des protestants qu'il avait abandonnés pour se faire catholique; et pour s'étourdir, il partit un jour pour une expédition au compte de la Compagnie anglaise du Niger, vers la Bénoué et le Tchad.

C'est là que Dieu l'attendait pour tremper son âme par l'épreuve et la souffrance. Perdu pendant longtemps dans d'immenses forêts, épuisé par les fièvres les plus violentes, mais soutenu par son énergie, Sami avait toujours présente à son esprit la pensée de la mort, et dans l'état d'âme où il se trouvait, il souffrait les pires angoisses.

Faisant plus tard allusion à cette époque de sa vie, il s'écriait un jour comme saint Augustin : « Où donc était ma pauvre âme en ces moments-là ! »

Et il était persuadé que Dieu ne l'avait épargné qu'en considération des prières qu'une autre âme d'élite, celle d'Idigo, le chef de la chrétienté d'Agouléri, ne cessait de faire pour lui.

Car, lors du baptême solennel de ce dernier, Samuel Okosi, récemment converti lui-même, lui avait servi de parrain. Aussi Idigo avait-il voué à celui qu'il n'appelait que son « père en Dieu » une sincère et bien chrétienne affection.

(A suivre.)

Mes sentiments sur la presse vous sont tous connus. Je l'ai pratiquée toute ma vie, et je ne l'aime pas, je pourrais dire que je la hais : mais elle appartient à l'ordre redoutable des choses nécessaires.

L. VEUILLOT.

Lors  
Buildin  
mençor  
matière  
permis  
grande  
La vi  
lais et l  
faisait p  
quent p  
riste, lu  
ce qui l'  
plus ou  
les assau  
on n'aur  
n'aurait  
ou de sa  
tous les i  
ble façon  
C'était  
aux parti  
toirs, des  
désirs des  
était très  
toilette, t  
tenter les  
sionnaire,  
et je n'ai  
ni charreti  
parapluiés,  
la pluie m  
peut intéré  
sion, j'ajou  
position, d'

## De Québec à Buffalo

## PETITES NOTES DE VOYAGE

*(Suite.)*

Lorsqu'on commençait la visite du Midway par le « Bazaar Building, » ce n'était pas le moyen d'aller vite en affaire. Commençons pourtant par là, puisque le temps, n'étant pas en cette matière de l'argent, nous en avons abondamment. Car il est permis de parler de l'Exposition de Buffalo tant qu'une autre grande foire de ce genre ne sera pas venue en effacer le souvenir.

La vente des objets exposés était interdite dans tous les palais et les pavillons de l'Exposition proprement dite. Cela ne faisait pas l'affaire des industriels de tout genre, qui ne fabriquent pas les choses pour le seul amour de la gloire. Le touriste, lui, s'en trouvait bien, puisqu'il pouvait voir à son aise ce qui l'intéressait sans avoir à se défendre de mille tentations plus ou moins désastreuses pour son porte-monnaie, ni à subir les assauts tapageurs de la réclame américaine. D'autre part, on n'aurait pas compris un visiteur de la Pan American qui n'aurait pas rapporté de là-bas, à l'intention de sa petite sœur ou de sa belle-mère, quelque souvenir de l'Exposition. Mais tous les intérêts se sont trouvés finalement conciliés d'admirable façon, grâce à la géniale idée de ce « Bazaar Building. »

C'était un grand édifice, tout divisé en compartiments loués aux particuliers du commerce et de l'industrie. A tous ces comptoirs, des vendeurs et des vendeuses s'efforçaient de combler les désirs des passants, dont la foule dans ce pavillon, à tout moment, était très considérable. Bijoux, soieries, articles de bureau et de toilette, toute la bibeloterie imaginable était réunie là pour tenter les gens. Vu l'espace restreint accordé à chaque concessionnaire, il n'y avait dans ces boutiques que de menus objets, et je n'ai vu là, en vente, ni locomotives, ni moulins à battre, ni charrettes à foin. Mais je sais que l'on y vendait jusqu'à des parapluies, puisque j'ai bien failli en acheter un, certain jour où la pluie menaçait. (Pour terminer l'anecdote, qui à la rigueur peut intéresser quelque lecteur et lui être même utile à l'occasion, j'ajoute que je trouvai plus économique de sortir de l'Exposition, d'aller à mon hôtel, moyennant quatre ou cinq milles

de tramway, et de payer de nouveau mon entrée à l'Exposition : le tout pour aller quérir mon parapluie. Comme chacun le devine, il ne tomba pas de pluie du tout, et la soirée fut délicateuse.)

Il y avait là des marchands de toutes les nations, ce qui veut dire seulement : de beaucoup de nations. Pour ma part, j'ai fait des achats à des comptoirs algériens, syriens, français, etc. Il en aurait fallu avoir, de la force d'âme, pour résister à l'appât de ces étalages divers, où vous trouviez justement tel et tel article qui vous manquait depuis si longtemps.

Des bureaux de banque, d'express, de poste, de téléphone, fonctionnaient parmi ce brouhaha commercial. Comme il y avait aussi des agences de maints journaux, il était facile de trouver le bonheur dans cet édifice. C'est dans un balcon, qui régnait au second étage, que l'on trouvait ces installations de gazettes, lesquelles ne consistaient qu'en de petites cabines successives d'où le luxe semblait totalement exclu.

Voici Nuremberg, reconstitution d'une rue de la vieille ville allemande, « temple de l'art gothique, musée du moyen âge, » a dit Marmier je ne sais plus où. On y boit de la bière de Munich, en écoutant la *Royal Bavarian Infantry Band Guard Mount*, ou la *Königseer Upper Bavarian Peasant Troupe*, qui donnent plusieurs concerts par jour.

Voici la reconstitution d'une double rangée de palais vénitiens, accablés de vétusté, entre lesquels nous avons passé, l'autre jour, en gondole.

Voici les « Bostock's Trained Wild Animals, » où nous voyons une « performance » de deux douzaines de lions, dont j'aurai l'honneur de parler plus au long, dans peu de semaines, en une autre publication où j'ai aussi l'avantage de pouvoir écouler ma prose.

Voici l'Indian Congress, qui se compose, dit-on, des représentants de quarante-deux tribus sauvages de l'Amérique.

Et les pièces de 25 cts s'en vont à l'envi, de droite et de gauche !

Elles ne s'en vont pas moins, à tire d'aile, sur l'autre partie du Midway, où il y a un quartier mexicain, et le village africain,

et la  
pan-a

Il r  
plusie  
s'atten  
effet,  
scènes  
C'ét

l'extré  
Con  
americ  
la mer  
la bou  
main,  
les cho  
zone q  
« Boi

Vous p  
sourire

Quel  
gnes de  
mau, q  
pathiq

Nouve  
pipe, pe  
être inc

Com  
Esquim

— Sa

— Ou

— Al

— Ou

— Et

savez-v

— Ou

Et m'

était cat

et la fameuse « Trip to the Moon, » et cent autres choses aussi pan-américaines que celles-là.

Il ne fallait pas manquer le village *esquimau*, où il y avait plusieurs familles d'Esquimaux très authentiques. Personne ne s'attendait de trouver là les élégances de la vie parisienne. En effet, tout était fort primitif et reproduisait vaguement des scènes de la nature polaire.

C'était l'heure du pot-au-feu, et je trouvai nos frères de l'extrême Nord au milieu de leurs apprêts culinaires.

Comme j'allais voir un phoque qui faisait sa partie « pan-american » sur le bord d'un bassin qui était censé représenter la mer polaire arctique, je croisai un Esquimau qui, la pipe à la bouche — ce qui déjà me rendit rêveur — et le seau à la main, s'en allait chercher de l'eau à un robinet d'aqueduc. Que les choses polaires ressemblent donc à ce qui se passe dans la zone que nous habitons !

« Bonjour ! » me dit-il, en passant près de moi. — « Comment ? Vous parlez français ? » répliquai-je. L'indigène se contenta de sourire, et continua son chemin.

Quelques minutes plus tard, en circulant parmi les montagnes de glace en toile peinte, je rencontrai encore mon Esquimau, qui derechef me salua en passant d'un bonjour très sympathique. « Où avez-vous appris le français ? » lui demandai-je. Nouveau sourire de l'homme du Nord qui, toujours fumant sa pipe, passa outre et me laissa là avec mon interrogatoire peut-être indiscret.

Comme, un peu plus tard, j'allais quitter le village, le même Esquimau se trouva encore là, et me dit : « Vous partez ? »

— Savez-vous parler aussi d'autres langues ? lui demandai-je.

— Oui, je parle un peu l'anglais.

— Alors vous êtes un interprète ?

— Oui.

— Et vous, dis-je à un autre Esquimau qui se tenait là, savez-vous aussi le français ?

— Oui, un peu.

Et m'adressant de nouveau au premier, je lui demandai s'il était catholique.

— Non, protestant. Mauvais, les catholiques !

— Mais non ! les catholiques sont très bons !

Pendant ce dialogue, déjà un certain nombre de visiteurs s'étaient groupés autour de nous et semblaient ébahis, croyant sans doute ouïr de l'esquimau le plus pur.

Non seulement, ce soir-là, j'eus la surprise de voir ma foi catholique mise à l'épreuve par un Esquimau ; mais, bientôt après, ma loyauté à l'Empire remporta d'autre part sa petite victoire.

C'était à une exhibition de vues cinématographiques, où j'étais entré par hasard. Voilà qu'après telles et telles scènes de pompiers courant à l'incendie, de soldats prenant part à une parade, etc., nous vîmes passer sur la toile un énorme chariot encombré de colis et traîné par une douzaine de bœufs. « Des provisions pour les Boers ! » cria le directeur de la représentation. Mon voisin, un gros Yankee, qui se trouvait évidemment à n'avoir pas su proportionner exactement le nombre de ses verres à la juste mesure de sa soif antérieure, lança à tue-tête l'exclamation « Hourra pour les Boers ! » et l'assistance, faisant écho à son enthousiasme, éclata en applaudissements. J'avais bien envie, moi aussi, de souhaiter bon voyage aux sacs de blé du chariot. Mais on connaît, chez nous les Canadiens-Français, ses obligations de sujet britannique, surtout en pays étranger. Et je gardai une attitude absolument correcte. Que ne faut-il pas parfois de courage, pour remplir son devoir ! — J'espère, par exemple, que M. Chamberlain n'ira pas jusqu'à me reprocher de ne m'être pas élancé sur la toile, pour tuer le conducteur du chariot et ramener à l'intendance anglaise les bœufs et les sacs de blé ! Non, on ne me prendra jamais à commettre de pareilles extravagances, dût la guerre sud-africaine durer encore vingt-cinq ans.

ORNIS.

(A suivre.)